



OSARAGI Jirô
LES 47 RÔNINS

Roman traduit du japonais par Jacques Lalloz



*Éditions
Philippe Picquier*

Extrait de la publication

OSARAGI Jirô

Les 47 Rôbins

Roman traduit du japonais
par Jacques Lalloz



*Éditions
Philippe Picquier*

Extrait de la publication

Ouvrage sélectionné par le Programme de publication
de littérature japonaise (JLPP), géré par le Centre de promotion
et de publication de littérature japonaise (J-Lit Center)
sous l'égide de l'Agence des affaires culturelles japonaise.

Titre original : *Akô rôshi*

© 1927, Masako Nojiri

Edition japonaise originale : *Tôkyô Nichinichi Shimbun*

© 2007, Jacques Laloz

pour la traduction en langue française

© 2007, Editions Philippe Picquier

pour l'édition française

Mas de Vert

B.P. 150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Itaru Hirama, Dex Image, Gettyimages

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-87730-979-0

L'HOMME QUI MARCHAIT DANS L'OMBRE

Le shôgun se retira aux approches de la sixte vespérale¹. Les derniers gardes venaient à peine de quitter les lieux que la foule massée au-dehors fit irruption en avalanche, comme si elle n'avait attendu que cet instant, en soulevant un épais nuage de poussière entre les pins de l'enceinte du temple. Le soleil déclinant dardait sur l'ensemble une pluie uniforme de rais à la luminosité contrastée. Grand centre de la Nouvelle secte de la Vraie parole pour la région de l'Est [Kantô], le monastère Goji-in alignait dans le couchant les sept bâtiments de sa magnifique enceinte bordée de pins et de cerisiers.

Du ciel sans limite on eût dit une immense draperie de soie brillante. On était au printemps, saison dont il se disait à la capitale shôgunale « point de jour qu'on ne vende une cloche ». A distance respectueuse, le peuple d'Edo admirait lances, coffres au bout de leur bâton à l'épaule des porteurs, hallebardes, timbales et gongs, ombrelles à motifs qui étincelaient au soleil et composaient le majestueux équipage escortant le maître du pays qui s'éloignait entre les pins.

C'est un temps de promenade bien digne de notre shôgun, venait d'observer quelqu'un, et les badauds qui avaient saisi ces mots au vol étaient bien obligés d'admettre avec un large sourire

1. Sixte vespérale : 18 heures. On trouvera par la suite : quarte nocturne : env. 22 heures ; heure du serpent : env. 11 heures ; heure du singe : env. 16 heures ; 9^e heure : minuit. Il y avait douze heures, de durée variable selon la saison, équivalant à deux de nos heures actuelles (d'où les « premières » et « deuxième » moitié de l'heure).

que, pour leur plus grand bonheur, ils étaient nés à une période bénite où la paix régnait dans le pays. D'un bout à l'autre de l'enceinte flottait une odeur qui émanait d'un brasier aux incantations. A chaque bâtiment devant lequel passait la foule – Senjudô, Shôdendô, Daishidô, Jôgyôdô – brûlaient les chandelles, dont la lumière faisait ressortir les châsses entre les vantaux dorés béant dans la pénombre solennelle des sanctuaires qui enveloppait les mystères de la Vraie Foi. On psalmodiait un soutra et les voix vibrantes s'élevaient, accompagnaient les fumées d'encens qui gagnaient le ciel maintenant embrasé. On eût dit que ce luxe solennel et cette piété somptueuse se pliaient au rythme des mouvements de ce chœur harmonieux pour décrire au-dessus de toutes les têtes des ondes lâches et paresseuses qui s'envolaient ensuite et parcouraient tout le ciel d'Edo. La foule qui avait franchi la grand-porte et passait d'un sous-temple à l'autre faisait l'effet de ces fleurs que l'on met à flotter à la surface de l'eau pour les y admirer, tant était vaste l'éventail de ses riches bigarrures qui défiaient la description. Les fréquents édits somptuaires émis par les autorités semblaient impuissants à entraver la fermentation de l'atmosphère en cette période trop mûre ; avec un ensoleillement et une humidité suffisants, que pouvaient faire les fleurs sinon s'épanouir ?

De-ci, de-là, on aperçoit des femmes au bonnet de coton teint en violet, jaune clair, carmin, des kimonos aux longues manches que l'on n'a pas hésité à renforcer de fils de fer et à doubler d'un épais coton en sorte de leur conférer un arrondi parfait, et qui retombent, légères, sur de larges ceintures nouées à la façon de l'acteur aux rôles féminins Kichiya ; çà et là également des kimonos violets à motifs ligaturés selon les modes récemment lancées par les comédiens Kodayû ou Sen'ya. Quant aux hommes, ils sont nombreux à avoir jeté sur leurs épaules une veste *haori* gorge-de-milan, bleu pâle, marron, bleu azur, et à porter sous-vêtement rouge vif uni et kimono à la doublure d'un cramoisi lui aussi éclatant. Sur les pas de tel guerrier au profond couvre-chef tressé vient, mollets nus, un servent dont la moustache se relève en crocs ; là, c'est un médecin vêtu d'un *haori* de crêpe noir non doublé, et bien d'autres encore. Il n'est que de songer aux estampes du grand Moronobu pour se

figurer tous ces hommes et ces femmes qui ont atteint dans leur mise au comble du luxe et de la grâce, et qui, souriant et devisant avec allégresse, se répandent en vagues bigarrées dans un sourd piétinement ininterrompu.

L'homme, un jeune guerrier sans maître, se tenait à côté de la grand-porte et contemplait la cohue.

D'autres que lui également, hommes et femmes, se sont écartés et regardent passer le flot humain. Cependant, quelque chose dans la fente de son œil étiré le distingue du commun. On lui donnerait les vingt ans à peine dépassés. Il a le nez bien droit, un visage aux traits nettement accusés ; vêtu à la manière d'aujourd'hui, sans doute la seule beauté de ses traits suffirait-elle à attirer le regard. Or, tout son visage montre une expression dénuée de la douceur qu'on a à son âge, trahit une froideur allant jusqu'à ce qui pourrait être de la dureté. Son œil parle pour tout le reste : encore que joliment dessiné et bien fendu, il ne montre pas la gaieté qu'éveille dans celui des autres, autour de lui, la vue de cette foule magnifique, il s'est figé en cette froide indifférence dont l'eau peut faire preuve. Encore qu'il arrive que cette froideur s'accroisse et alors une étincelle sans éclat fulgure, comme lancée par l'écaillage d'un poisson au fond de l'eau, l'hiver. Dans ces instants, le joli trait fin de ses lèvres se relève légèrement aux commissures pour esquisser un sourire de mépris.

— Vous... vous connaissez celui qui vient d'arriver, là ?

L'un des deux hommes aux allures de marchands qui conversaient à côté de lui depuis un moment venait soudain d'élever la voix, et le jeune homme tendit l'oreille.

— Le... lequel ?

— Lui... là, celui qui approche en compagnie d'un servent, et qui plastronne de méchante manière.

Le jeune homme tendit le cou lui aussi dans la direction que l'inconnu indiquait du menton.

— Hum... Je ne l'ai jamais vu... Ça sera sans doute quelque médecin de daimyô, non ? » fit l'autre, l'air interrogatif.

L'homme dont on venait de parler était, de fait, habillé à la manière d'un médecin officiel et l'opulence, l'air dégagé qu'il

affichait ne laissaient personne indifférent. Outre du servant, il était escorté d'un homme, un disciple sans doute, vêtu sans élégance d'un habit de crêpe noir armorié visiblement hérité du maître, qu'il suivait avec obséquiosité.

— On l'appelle Densuke les Baguettes.

— Les baguettes ?...

— Ne parlez point si haut, chuchota le premier. Il vous en coûterait cher qu'on vous entendît. Si le bonhomme était naguère tailleur de baguettes, aujourd'hui en tout cas il n'en est pas moins le révérend docteur Médecin des chiens, et la prudence est de rigueur lorsqu'on parle de lui. Sinon, au mieux c'est la relégation sur une île lointaine, au pire peut-on perdre cette partie de nous-mêmes qui nous est si chère et qui sert de support à notre bonnet.

Le jeune homme qui, bien sûr, faisait mine de ne pas écouter, marqua une réaction et suivit longuement des yeux le médecin qui venait justement de passer devant lui et s'engageait dans le portail. Sur ses lèvres affleurait le discret sourire froid et ironique déjà entrevu.

La réussite insensée de celui qu'on surnommait Densuke les Baguettes était telle que, un temps, deux personnes se retrouvaient-elles, dans la rue, où que ce fût, elles se mettaient à parler de lui. Les uns et les autres le faisaient certes en termes méprisants, mais, dans leur for intérieur, il n'y avait aucun doute qu'on enviait la bonne fortune de l'homme. A quelque époque que ce fût, bien peu de gens doivent avoir connu réussite aussi fulgurante. Ce succès, il le devait à cette Ordonnance de compassion envers les animaux, édictée par le shôgun plusieurs années auparavant. Qui plus est, on racontait que c'était Ryûkô en personne, le grand-prêtre du monastère, qui en avait suggéré l'idée au shôgun, dont la piété était fort grande. De toutes les bêtes, les chiens étaient depuis lors l'objet d'un traitement de faveur tout à fait particulier, frisant l'aberration, qu'on expliquait par le fait que le shôgun Tsunayoshi était né précisément une année du Chien. Il n'était pas rare que quelqu'un fût puni de mort pour avoir tué un de ces animaux qui errait ; une chienne venait-elle de mettre bas, obligation était faite à son maître de le déclarer, en précisant jusqu'à la couleur du poil des chiots. L'hôtel de ville disposait d'un dossier d'état civil canin dûment

tenu ; dans le quartier de Nakano, un terrain de plus de dix kilomètres de tour avait été entouré d'un mur, de vastes niches aménagées, afin d'héberger les bêtes capturées. C'étaient de belles et solides constructions : toit de bardeaux, planches tant pour le plafond que pour le sol. Chacune était pourvue d'une cuisine et d'une loge où demeuraient des gardiens. Chaque jour, un nombre non négligeable d'hommes escortés d'officiels arpentaient la cité en portant des caisses de coûteux cyprès vierge du moindre nœud et garnies d'une épaisse couche de coton ; tout chien abandonné capturé y était installé avec ménagement et transporté jusqu'à Nakano. Là, une pâtée quotidienne était préparée et l'animal nourri tout son content. Le règlement prévoyait, trois *gô*¹ de riz blanc par bête et par jour, cinq cents *me*² de soupe de soja pour dix bêtes ainsi qu'un *shô*³ de sardines séchées. Inutile de dire qu'en cas de maladie, des médecins, au nombre de deux par niche, intervenaient sans délai.

Ledit Densuke les Baguettes, qui vivotait à tailler et polir les baguettes dans le quartier de Kôjimachi Sanchôme, avait, quelques années plus tôt, confectionné un remède pour le chien d'un voisin, qui était tombé malade ; le bruit selon lequel ce remède était efficace était parvenu jusqu'en haut lieu et l'homme avait fini par être élevé au rang de docteur Médecin des chiens et s'était même vu octroyer une résidence pourvue d'un petit domaine. Lorsqu'on venait requérir ses services, c'était dans le lourd équipage d'un palanquin qu'il se rendait chez son client.

Densuke les Baguettes, pour lors Maruoka Bokuan, s'éloigna bientôt au-delà du portail et disparut de la vue du jeune homme. Le sourire énigmatique s'effaça aussi des lèvres de celui-ci. Dans l'enceinte, la cloche sonnait les premiers coups de la sixte vespérale.

Le jeune homme s'enfonça sans mot dire dans la foule.

Le Goji-in, qui venait d'être si brillamment mis à l'honneur par cette énième visite du maître du pays, faillit ce même soir être la proie d'un violent sinistre. La première personne à apercevoir les

1. *Gô* : mesure de capacité équivalant à 180 cm³.

2. *Me* : mesure de capacité équivalant à 3,75 g.

3. *Shô* : mesure de capacité équivalant à 1,8 l.

flammes avait nom Senkichi, un espion de belle notoriété au service des autorités, qui demeurait alors non loin du quai de la rivière Kamakura.

Appelé par quelque affaire dans le quartier de Kôjimachi, il était revenu, seul, à la nuit tombée par le lé désert d'une douve du château et avançait sur le chemin franchement obscur qui longeait le mur de torchis du monastère, lorsqu'une clarté soudaine apparut en face de lui, à l'intérieur de l'enceinte, et des flammes s'élevèrent qui mettaient en relief, sur les ténèbres, la verdure d'un bosquet et le cinabre d'un oratoire, en même temps que les premiers crépitements d'un feu se faisaient entendre.

Loin de penser qu'il s'agissait d'un incendie criminel, Senkichi se dit que quelqu'un devait avoir allumé un feu en plein air, mais au même instant il distingua une ombre qui venait de surgir sur le chaperon du mur puis bondissait lestement sur le chemin ; un tressaillement le secoua, il se raidit mais un réflexe professionnel le fit se ramasser tout aussitôt sur lui-même et observer. Par chance, l'autre venait dans sa direction. Il porte sabres à la ceinture... venait-il à peine de remarquer qu'on hurla « Au feu ! » de l'autre côté du mur.

Il eut un haut-le-corps, mais déjà l'inconnu redoublait le pas et parvenait à sa hauteur.

Senkichi se redressa d'un bond. Simultanément, le guerrier, qui avait soudain flairé une présence, se retourna. Ce que voyant :

— Excusez-moi ! le héla Senkichi avec calme, l'air de rien, ce qui eut pour effet, habilement calculé, de prendre l'autre de court. Je me rends quartier des Fauconniers... Pourriez-vous m'indiquer le chemin ?

Effectivement, l'autre parut pris de court :

— Les Fauconniers ? répéta-t-il mais alors, sentant que Senkichi cherchait à venir sur sa droite, il eut le geste vif de dégainer, toujours à demi retourné, mais Senkichi n'était pas homme à se laisser surprendre et bondit en arrière :

— Holà ! cria-t-il tandis que de sa main s'échappait, pareille à un fil de soie de son cocon, une corde qui décrivit un cercle au-dessus de la tête du guerrier puis enserra ses bras.

— Mmh !

Une fine ombre blanche fendit la nuit. Déséquilibré, Senkichi trébucha et n'évita qu'à grand-peine de tomber à terre. Pendant ce temps, l'inconnu s'était éclipsé précipitamment.

— Enfer ! gronda-t-il. Jetant rageusement le bout de la corde tranchée qu'il tenait enroulée à son poignet, il se rua à ses troussees.

Au Goji-in, c'était apparemment le branle-bas pour arroser les flammes. Entre divers cris et appels, on entendait de grands bruits d'eau lancée à toute volée avec des baquets en même temps que des coups martelés nerveusement. La chance voulut qu'on eût rapidement découvert le sinistre et, également, que le pavillon Gomadô s'ornât d'un cadre portant l'inscription GOJI-IN calligraphiée par Tsunayoshi en personne, ce qui expliquait que le monastère fût doté d'une prestation permettant de rétribuer trois cents hommes de corvée pour le cas où l'urgence nécessiterait d'évacuer les lieux, si bien que la main-d'œuvre semblait suffire à la besogne. Le feu fut donc circonscrit aisément et sans plus grave dommage qu'un dessous de galerie extérieure carbonisé.

Le sinistre n'était pas dû à une imprudence mais bel et bien, selon toute évidence, volontaire. L'affaire avait son importance puisqu'elle concernait un temple que le shôgun en personne honorerait de sa profonde piété. Bientôt alerté, le Prévôt aux affaires religieuses fit une arrivée précipitée à cheval et de nombreuses lanternes s'affairèrent dans le bosquet obscur.

Jusqu'à son arrivée au pont Manaita, le guerrier courut en plaquant contre sa hanche son sabre au fourreau. Il s'immobilisa, regarda derrière lui : des bruits de pas approchaient. « Quel casse-pieds ! » sembla signifier son clappement de langue, mais il reprit sa course, jusqu'à un coin de rue où il tourna dans une venelle puis poussa un portillon qui s'ouvrit en branlant. Aussitôt à l'intérieur, il le referma sur lui.

Peu après, Senkichi arriva en courant, hors d'haleine, et s'arrêta net au même coin de rue, l'air désorienté.

La rue partait dans trois directions.

Il se recroquevilla, quasiment ventre à terre, scruta la nuit mais ne distingua pas la silhouette recherchée.

A quelque distance devant se trouvait un poste d'îlotiers dont il distingua la fenêtre tendue de papier de *shôji* sur lequel une lanterne jetait une lueur jaunâtre.

Comme saisi d'une inspiration, il courut jusque-là. A ses « Pépé! Pépé! », on devina qu'il réveillait l'homme de garde endormi.

Cependant, dans la venelle, le portillon s'ouvrait sans bruit et surgissait la silhouette du guerrier de tout à l'heure.

Celui-ci franchit le pont à pas de loup. Une fois en face, il reprit son allure pressée, atteignit bientôt le haut de la montée Kudanzaka puis, laissant le manège à main droite, s'engagea dans la rue Sanbanchô et redescendit en direction d'Ommayadani.

Un pesant silence régnait au cœur de la nuit dans ce quartier de résidences aux sinistres alignements de hauts murs de palissades noires, et seule une brise intermittente agitait les frondaisons des arbres plus élevés. Le guerrier poursuivit son chemin, toujours silencieux, jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant une certaine demeure de maître, dont il essaya de pousser la porte basse latérale. La trouvant fermée :

— Sasuke! Sasuke! appela-t-il d'une voix sourde visiblement soucieuse du voisinage.

Une lumière se fit qui éclaira la fenêtre de la loge du gardien. Peu après, un claquement de loquet se faisait entendre.

— Qui est-ce?

— C'est moi. La porte s'ouvrit avec un lourd grincement. Pardonne-moi, fit le guerrier en passant le seuil.

L'entrée de la résidence se trouvait immédiatement devant lui. Toutefois, le nouvel arrivant poussa un portillon à sa droite et pénétra dans un jardin envahi par l'obscurité. Un jardin aux belles dimensions où se dressait un épais bosquet.

Après avoir contourné le corps de logis silencieux derrière ses lourds contrevents tirés, il atteignit un petit pavillon à l'écart au milieu de la verdure. Il s'en rapprocha, appela de la même voix sourde :

— Mère... Mère...

Tout aussitôt une présence se fit sentir à l'intérieur et un volet s'entrouvrit.

— C'est toi, Hayato ?

— En effet, Mère.

— Je vais faire de la lumière. Le timbre de la voix laissait aisément deviner, en dépit de l'obscurité, un visage pénétré de joie.

— N'en faites rien... Mieux vaut que vous restiez couchée, Mère. Je vous demande pardon de rentrer si tard.

Ce disant, le guerrier défit sa capuche puis secoua la poussière du bas de son vêtement. Quelques instants après, la douce lumière d'une lampe en papier filtrant entre les volets révéla son profil. C'était le jeune rônin qui, plus tôt dans la journée, se tenait au milieu de la cohue du Goji-in.

— Vraiment, sans nouvelles de toi depuis trois ou quatre jours, je m'inquiétais de ce que tu devenais, dit la mère en tendant vers lui la lanterne. Tu n'as pas faim ?

A la voir ainsi, on sentait que, longtemps privée de son fils, la femme brûlait de lui prodiguer une affection qui s'était accumulée en elle tout au long de ses trois ou quatre longues journées.

— Le feu est près de s'éteindre, et le bain est froid à cette heure...

— Mais je n'ai besoin de rien. Je désire seulement me coucher sans tarder, expliqua-t-il, pour aussitôt demander : Et Monsieur mon oncle, j'imagine qu'il m'en veut encore ?

— Non... Le trouble se lut sur son visage. Il m'a dit qu'il avait à te parler à ton retour. Ton oncle ne paraît pas voir d'un bon œil ces absences durant lesquelles tu ne donnes aucun signe de vie.

— Mais que puis-je faire à demeurer ici ? C'est mon oncle qui a tort. Les temps sont ainsi faits que quiconque entend trouver à s'employer est condamné à se tourner les pouces. Il sourit tristement : Le talent ni l'habileté ne sont de quelque utilité... Ne croyez-vous qu'il vaudrait mieux pour moi de devenir un docte médecin des chiens et leur prendre le pouls ?

— Ne dis pas n'importe quoi !

Comme surprise du ton mi-plaisant mi-sérieux de son fils, la mère s'enferma dans un pesant silence et baissa les yeux sur la cendre du brasero.

— Je ne dis pas n'importe quoi. J'en ai aperçu un, aujourd'hui même, au Goji-in. Eh bien, je puis vous dire que les affaires marchent

fort bien pour lui. Sans doute n’y a-t-il que les marchands et les chiens pour se réjouir de la vie actuelle. Les guerriers, eux, se doivent de présenter quartiers de noblesse et rang. Et avec cela sont-ils encore contraints de s’incliner devant la puissance de l’argent des marchands. Certains même, qui pourtant ont sabres à la ceinture, n’estiment point déroger en jouant les gardes pour les chiens errants qui ont été recueillis.

— Il n’empêche, quelle que fût l’époque, la sincérité du cœur n’existe que chez les guerriers. Les marchands ont beau prospérer, jamais ils ne leur arriveront à la cheville. Prends donc l’exemple de cet Ishikawa Rokubei. Tout fortuné qu’il fût devenu, tous ses biens ne lui en ont pas moins été confisqués, au motif qu’il menait un train de vie qui messeyait à son état ! Artisans, marchands et pay-sans ne sont ce qu’ils sont que parce qu’au-dessus d’eux existent les guerriers.

— Eh bien, jusqu’à quand cela durera-t-il ? Le monde est en train de changer, insensiblement.

Croyant, à l’entendre, que lui-même espérait en ce changement, la mère écarquilla de nouveau des yeux étonnés et dévisagea Hayato sans mot dire. Ce dernier esquissa un rictus.

— En vérité, si ton pauvre père était encore de ce monde... laissa-t-elle échapper dans une plainte toute féminine.

— Oh, ne dites point cela. Je considère quant à moi que c’est un bonheur pour lui qu’il fût mort.

— Que dis-tu là ? !

— Ne vous fâchez pas. C’est la vérité. Je ne vois nullement un guerrier de l’intransigeance de Père supporter de vivre à l’époque qui est la nôtre. Pourrions-nous l’imaginer en gardien de chiens ? Ce cœur pur pourrait-il également supporter ces pots-de-vin que tout le monde s’accorde aujourd’hui à considérer comme pratiques normales ? Les « guerriers de Mikawa¹ » n’ont plus de guerriers que le nom, que l’apparence. Les vrais, eux, ont de plus en plus de

1. Le Mikawa est une ancienne province (auj. département d’Aichi) dont les guerriers étaient réputés pour leur bravoure. A noter que les 3 grands personnages ayant contribué à l’unification du pays, à la fin du xvr^e siècle. (Oda Nobunaga, Toyotomi Hideyoshi, Tokugawa Ieyasu) sont originaires de cette province.

mal à vivre dans notre société. Je n'incrimine pas par là la société qui s'est dégradée, plutôt y vois-je la force naturelle des choses. Les véritables samourais ont perdu toute raison d'être. Las, ce n'est point pour autre chose que, pour trois ou quatre malheureuses pièces de bois, un guerrier du mérite de Père...

— Hayato, tu reviens là-dessus... répliqua la mère avec vivacité, soudain raidie, mais on voyait que des larmes mouillaient à présent ses yeux malgré elle. Hayato baissa le front sans rien ajouter, réprimant sa peine. Le souvenir de la mort de l'époux Jin'émon, pour la femme, du père, pour lui, emplit de chagrin les deux êtres.

Hotta Jin'émon, qui occupait la charge de Prévôt aux constructions au moment de l'édification du Goji-in, avait été accusé de lourd manquement à l'exercice de sa fonction pour le motif que le bois utilisé pour bâtir le bâtiment du supérieur du Chisoku-in était de moindre qualité que celui des autres sous-temples; banni dans l'île de Miyake, il était tombé malade et était décédé là-bas. Ainsi que le disait Hayato, seules trois ou quatre poutres étaient en cause. Depuis lors, tous deux vivaient à la charge de l'oncle du jeune homme.

Tous deux une fois couchés, Hayato souffla la lampe de chevet. L'épaisse obscurité de la nuit de printemps s'installa au-dessus de sa tête; il éprouva quelque difficulté à respirer. Quant à sa mère, à son côté, on eût dit que le noir revenu venait de la libérer de la circonspection que son cœur entretenait jusque-là et, soudain plus geignarde qu'à l'ordinaire, elle se mit à se plaindre.

— Nous ne pouvons demeurer indéfiniment les hôtes de cette maison... Il m'arrive, vois-tu, de me dire qu'il serait plus sage de nous retirer une bonne fois quelque part en province. Seulement, si c'est la meilleure solution pour moi, toi, tu es encore jeune... Tout de même, la vie ne fait que commencer pour toi... Il est vrai aussi, surtout, que nous sommes à Edo. Toi qui depuis tout enfant ne t'es jamais incliné devant personne, avec les qualités qui sont les tiennes, pour peu que tu évites de te laisser aller au désespoir et saches être opiniâtre, je suis certaine que l'avenir te sourira. Tu sais bien que tu es tout ce que j'ai au monde...

— Je sais, oui, répondit une voix agacée.

Elle devina dans le noir qu’il se retournait. Elle se tut, triste, puis :
— Mais tu es las, je te demande pardon. Tu dois avoir sommeil... Et moi qui me laisse aller ainsi à récriminer.

Hayato n’avait nulle envie de dormir. Il était parfaitement éveillé, son esprit était enfiévré.

Certes, il ressentait de la pitié pour sa mère, mais davantage encore pour lui-même. « Si elle nourrit encore des espoirs à mon endroit, se dit-il, moi je n’en entrevois pas le moindre. Tout ce que je devine en face, c’est l’obstacle d’une haute et épaisse muraille grise, qui demeure inébranlable sous mes coups, sous mes poussées. Que ne puis-je la briser ! Pour moi, tout réduire en pièces est l’unique moyen d’échapper à cette sensation d’étouffement qui me tient. C’est comme si le bas de mon vêtement eût pris feu, je ne puis continuer de rester immobile. »

Il renfonça vivement son front brûlant dans le col de son épaisse couverture à manches, retint sa respiration afin de maîtriser l’envie irrépressible de rejeter violemment sa couverture et de se relever.

La dure physionomie de l’homme de la police rencontré plus tôt passa devant ses yeux dans l’obscurité.

Ainsi, ce qui devait arriver venait finalement d’arriver.

Même s’il portait un capuchon qui lui dissimulait la face, l’autre, en bon professionnel, paraissait avoir vu ses traits. Il s’était approché en faisant mine de demander son chemin.

« Pourquoi ne l’ai-je pas occis à ce moment-là ? »

Cette pensée venue inopinément le fit frissonner d’épouvante. Et pourtant, une chose était certaine : il lui fallait surmonter cette peur et passer à l’action, faire quelque chose. Et lorsque les premières lueurs blanchâtres de l’aube filtrèrent entre les volets, sa pensée s’était progressivement organisée et avait pris corps.

Il sombra alors dans un profond sommeil immobile.

De bonne heure le matin, les indicateurs au service de Senkichi se pressaient dans la maison de celui-ci, non loin du quai de la Kamakura.

« De tout’ manière, l’a point voulu s’livrer à une simple blague. On peut p’têt’ débusquer un fameux gibier, allez savoir ! Bon, c’est

pigé ? Son blason portait des ailes de faucon et l'quidam est jeune. M'est avis qu'on a affaire à un rônin. J'vous demande la plus grande vigilance. J'compte moi aussi sortir, dès que j'aurai pris un bain », précisa Senkichi d'un ton alerte avant de s'emparer d'une serviette et de fines tiges de bambou pour se nettoyer les dents, et de se rendre aux bains publics.

UNE PLUIE DE FLEURS

— J'ouvre les *shôji*. Il fait lourd, c'en est intenable. Il faut faire entrer un peu d'air...

— Toujours à faire comme chez vous, je le dis toujours...

— Quoi ?

Tous deux se regardèrent, échangèrent un sourire.

Sur les surfaces de papier de la cloison coulissante devenues sombres, le vert des arbres dessinait des silhouettes d'une clarté mate. Tirant quelques bouffées de sa pipe, le Médecin des chiens Maruoka Bokuan contemplant d'un œil langoureux sa concubine O-Chika qui, debout devant lui, rajustait sa large ceinture.

Au-dehors, le ciel avait son aspect nuageux habituel pour la saison des cerisiers en fleurs. Le matin, au moment de quitter la maison conjugale, Bokuan s'attendait à ce qu'il plût à un moment ou à un autre, mais le temps s'était maintenu ainsi, sans qu'on pût dire s'il allait se décider à faire beau ou à pleuvoir ; l'homme était moite de sueur, il faisait lourd. L'atmosphère plombée pesait sur le crâne tel un mauvais vin de riz.

O-Chika était l'unique tache vive dans l'espace légèrement crépusculaire de la chambre. Ses doigts blancs s'affairaient, habiles, à serrer au-dessus de sa taille le long obi de gros fils dont une partie retombait en sinuant sur les nattes, cependant que la traîne de son kimono voyant se mouvait en un orbe splendide aux multiples couleurs.

Avec un gai sourire, elle tourna vers un Bokuan absorbé son blanc visage potelé à la manière de l'époque.

— J'ai noué mon obi à la *mizuki*, expliqua-t-elle en lui montrant le nœud qu'elle avait sur les reins.

— Oh, je comprends. Ça n'est point le nœud que je te vois d'ordinaire. C'est cela la vogue ?

— Oui, acquiesça-t-elle joyeusement.

— Les femmes se font de plus en plus ravissantes de nos jours. Elles se vêtent de façon bien plus voyante et luxueuse que par le passé. Et moi, je pense que si j'étais né dix ans plus tard, j'aurais eu une vie bien plus belle. La jeunesse de maintenant est bien lotie par le sort.

— Tiens donc... Mais vous n'êtes point si âgé, cependant. Ce sont des propos de vieux barbon que vous me tenez là, dit la jeune femme avec un sourire, ce qui incita Bokuan à en faire autant.

Tandis que Bokuan approche de la cinquantaine, elle-même n'a pas encore vingt ans. Cette différence d'âge éveille parfois chez lui des crises de morosité. Mais, lorsqu'il y réfléchit, il se dit que jamais le tailleur de baguettes qu'il était à Kôjimachi n'eût songé un seul instant qu'une jeune beauté resplendissante telle que O-Chika pût quelque jour être à lui. Cette pensée lui donne l'impression de vivre un rêve éveillé. Et des rêves, même depuis qu'il bénéficie d'un traitement privilégié, il en a fait plus d'une fois, dans lesquels il se revoyait comme jadis dans sa chambre de la longue baraque assombrie par son bas avant-toit, en train de tailler de fines tiges de bois, et il lui arrivait de frémir. Il allait fréquemment jusqu'à sentir la nauséabonde odeur acidulée qui émanait du fossé tout proche. Il a cessé d'en faire et il lui semble n'avoir jamais eu d'autre condition que celle qui est la sienne présentement... « Seulement, songe-t-il, je dois tout à cette époque de paix. En d'autres temps, j'eusse passé ma vie entière à végéter en taillant des baguettes, et O-Chika ne m'eût même jamais jeté un coup d'œil... » Cela, il le ressent vivement, au point de se considérer comme gâté par la destinée.

S'étant assise dans une pose nonchalante sur le côté, la jeune fille se mit à fumer la pipe de Bokuan. Si quelques traces d'enfance s'attardaient sur son visage, ses gestes revêtaient la sensualité d'une femme arrivée à maturité.

« C'est moi, et personne d'autre, qui ai fait d'elle cette femme », songea-t-il puis, ravi au plus haut point, il ouvrit la cloison mobile.

— Oh, mais, il paraît que cela va finir par tomber. On entend les grenouilles chanter.

— En effet. Mais, devez-vous absolument sortir ?

— Oui. Je ne puis manquer cette invitation. Bougre de Mikuniya¹, tout de même. Les cerisiers ne sont même pas tous en fleurs qu'il prétend nous faire voir ses pivoinés. J'ignore comment il s'y est pris pour qu'elles fleurissent, quoi qu'il en soit, on dirait bien que les fleurs font comme tout un chacun et obéissent elles aussi au pouvoir de l'argent. Quelle opulence, par ma foi, émit-il, non sans ajouter : Oui, un certain nombre de personnes de qualité devraient être présentes. Il est important pour moi qu'on me remarque souvent dans des occasions comme celle-ci. On le dit avec juste raison, dame Fortune ne se rencontre pas en restant confiné chez soi...

Maruoka Bokuan arriva à Mukôjima, où se trouvait la résidence de campagne du marchand Mikuniya, aux alentours des seize heures, dirions-nous aujourd'hui. Au sein des nuages qui avaient un moment menacé dangereusement de crever, des trouées s'étaient produites par lesquelles perçaient de faibles rayons de soleil, et le fleuve Ôkawa² charriait des flots aux reflets argentés. Les cerisiers des berges en surplomb n'étaient encore fleuris qu'aux sept dixièmes, mais déjà de nombreuses barques de plaisance empressées descendaient ou remontaient le fleuve, dont la surface répercutait les bruyants échos de shamisen et de tambours. On conviendra aisément qu'une foule nombreuse peuplait les levées de terre où elle cheminait en bravant la poussière dans un bourdonnement sans fin.

1. Mikuniya : « maison Mikuni ». Les marchands adoptaient souvent pour raison sociale le nom d'une province ou d'une ville (de leur origine, par exemple), ou de leur activité et en faisaient leur patronyme.

2. Ôkawa : cette appellation s'applique (comme celle de l'Asakusagawa) à l'aval de la Sumidagawa. Géographiquement parlant, c'est un « fleuve », mais à propos de la Sumida, on dit « rivière ».

Le fleuve traversé au bac de Shirahige, la chaise à porteurs de Bokuan bifurqua à droite. Un moment, elle progressa entre des enfilades de vieux murs de terre et d'épaisses haies vives. L'endroit, où s'alignaient temples et résidences secondaires des daimyôs durant leur séjour à Edo, offrait un profond silence, sans commune mesure avec les berges surpeuplées éloignées d'à peine une centaine de mètres.

Quelque part, un rossignol se mit à chanter.

« Au fait ! » se rappela soudain Bokuan.

Il s'était mis à composer des haïkus quelque temps plus tôt. A présent qu'il était en place, fortuné, une connaissance succincte des divers arts d'agrément s'avérait nécessaire. Il s'en était avisé et s'exerçait donc depuis peu à la récitation du nô et à la poésie. Son maître venait le voir le lendemain. Le thème sur lequel ce dernier l'avait chargé de composer, à leur dernière leçon, était précisément « le rossignol », et ceci lui était tout à fait sorti de l'esprit. L'Art requiert décidément bien du temps.

— Rossignol... émit-il machinalement à mi-voix.

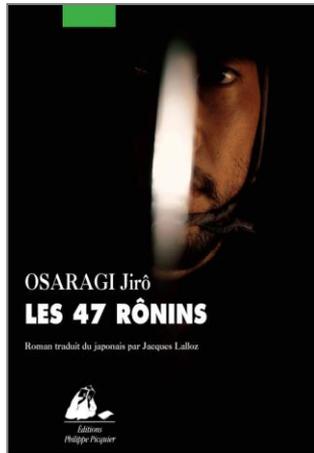
— Oui?... répondit l'un des porteurs. Vous nous avez causé ?

— Non, répliqua-t-il à l'inculte personnage, d'une voix chargée d'irritation.

« Rossignol... », donc.

Or, avant même que l'oiseau n'eût émis d'autres trilles, le palanquin avait franchi le portail de la résidence Mikuniya et atteint l'entrée par une allée qui plongeait dans un petit bois touffu et silencieux. De part et d'autre de l'entrée étaient rangés un certain nombre d'équipages aussi pareillement somptueux. Voilà bien la puissance d'un nanti comme Mikuniya, pour réunir autant de telles personnalités malgré le temps qui menace, songea-t-il en s'extrayant du palanquin, que ses porteurs venaient justement de déposer à terre.

— Ah... c'est vous, révérend docteur !... La voix appartenait au patron du Mikuniya, qui se hâta à sa rencontre, vêtu pour l'occasion d'un impeccable vêtement de réception et un éventail à la main. Soyez le bienvenu, messire docteur.



Cette version électronique
a été réalisée le 02 janvier 2012
par ePagine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809707915